

Liberté

Pour non-liseurs

Ces lieux qui nous habitent
Volume 29, Number 5, October 1987

URI: id.erudit.org/iderudit/31199ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(1987). Pour non-liseurs. *Liberté*, 29(5), 160–164.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

RÉJEAN BEAUDOIN
JEAN-PIERRE ISSENHUTH

Antipodes

Les deux dernières fois que j'avais rencontré Ahasvérus, c'était à Waterloo, où l'avait conduit Eugène Sue, puis dans un pays du nord, où il mourait dans les bras de Pär Lagerkvist, bien décidé à en finir avec lui. C'était compter sans sa vitalité spéciale, et je le retrouve en Argentine, où il n'a pas plus de chance qu'ailleurs:

*Pourquoi donc n'ai-je jamais parlé
les langues du pays où j'ai vécu?*

Ces deux vers qui résument Ahasvérus appartiennent à *Partir, te dis-je*, recueil de poèmes de Luisa Futoransky (Actes Sud, 1985, traductions de Françoise Campo). Le titre du recueil pourrait être la devise du voyageur mythique, comme d'ailleurs celle de Luisa Futoransky, qui semble se reconnaître en lui. Je ne serais pas surpris de rencontrer un jour Ahasvérus en Islande, d'où me vient *Le Temps et l'eau* de Steinn Steinarr (1908-1958) qui attribue l'origine du monde à un voyageur:

*Sous les pieds du voyageur
une pierre se détacha.
Et la pierre continua de rouler,
le sais-tu?*

C'est encore une fois un recueil des éditions Actes Sud (1984, préface et traductions de Régis Boyer). Autant la poésie de Luisa Futoransky demeure près des lieux et des moments d'une expérience passionnée, autant celle de Steinarr paraît souvent sortir d'un repos immémorial, qui a tout filtré. Les déclarations amérindiennes de *Pieds nus sur la terre sacrée* (Denoël, réédition 1985) portent cette même marque: on dirait que tout y est perçu sous des traits définitifs, non par une distorsion, mais par un naturel profond, et ce, sans l'impression de pesanteur que peuvent donner les stèles et tout ce qui est gravé dans le granit. S'il fallait procéder ainsi à une transposition dans un autre art, les poèmes de Futoransky seraient des statuettes polychromes posées dans un mur où l'on aurait ménagé des niches de toutes tailles, et dont l'abri aurait sauvé les couleurs. Les poèmes de Steinarr seraient, sur le fronton, des inscriptions aux lignes adoucies, polies, lavées par les intempéries et quelquefois effacées en grande partie, comme cette *Histoire universelle pour débutants* (page 80) qui avance par bonds de sept mille ans et ne se souvient que de quelques points lumineux.

J.-P.I.

Le malin plaisir de déplaire

Comment appeler la cruauté qu'on s'adresse à soi-même, sinon une forme discrète de tendresse? Et que serait l'attachement qui nous lie aux autres s'il n'y entrait une bonne part d'agression? Qui connaît l'odieuse obsession que cachent les chairs de l'obèse? La prose de Gilles Archambault (*L'Obsédante Obèse et autres agressions*, Montréal, Boréal, 1987, 147 pages), qui ne souffre pas l'embonpoint, débusque sans y toucher ces petites vérités qu'elle nous sert à profusion, d'une voix monocorde qui trahit la fatigue et le renoncement de toutes les convictions. «La com-

passion est le seul luxe qui me soit interdit .» (p. 23) «Avec les ennemis, je suis tranquille.» (p. 69) «Hier soir, j'ai décidé que je n'admire plus personne.» (p. 79) On aurait tort de prendre ces assertions pour du désabusement. La collection d'expériences refroidies qu'elles éclairent sont plutôt la rançon de la lucidité. La dévastation de ces vies ramassées en quelques phrases lapidaires ne résulte pas de la réflexion, d'une analyse, d'une morale, mais du regard impitoyable qui tout à coup perce la trame des jours pour en révéler la succession sordide là où on en attendait la réalisation d'un rêve. Tous les petits tableaux narratifs du livre ont en commun cette espèce de rétrovision mal-séante d'où émane un sourire qui n'a rien de béat. J'aime sans réserve l'intelligence contenue de ces exercices de méchanceté complète, antidote de la jovialité rassurante. L'œuvre de Gilles Archambault, qui publie avec ce titre son quinzième livre, ne cesse de resserrer les lignes convergentes de son unité.

R.B.

Reconnaissance à André Roy

La revue de poésie *Vagabondages* (1^{er} trimestre 1987) a demandé à André Roy une anthologie de la poésie québécoise. C'est l'occasion pour le grand poète de signer une des meilleures préfaces de sa génération et peut-être du siècle. Les critères de choix du subtil anthologiste sont d'une rigueur qui coupe le souffle. Pour entrer au panthéon, il faut être vivant et avoir «plus de trois livres de poèmes à son crédit». Ce sont là des points de vue nouveaux, introuvables ailleurs. Il s'ensuit pour l'anthologie que Gilles Cyr, Anne Hébert, Gatién Lapointe, Robert Melançon ou Marie Uguay, qui ont le tort d'être morts ou d'avoir insuffisamment soutenu l'industrie des pâtes et papiers poétiques, brillent par leur absence. Les voilà punis. On sait désormais à quoi s'en tenir: mourir en

produisant ou produire en mourant ne sert à rien, il faut produire sans mourir. Ainsi en a décidé l'incontournable justicier qui tue les morts, etc.

J.-P.I.

Benito, vierge et rêveur de profession

On a beaucoup loué le premier roman de François Gravel, *La Note de passage*, que je regrette de n'avoir pas lu en me délectant du second, *Benito* (Montréal, Boréal, 1987, 215 pages). C'est de la littérature populaire, à mettre entre toutes les mains (comme on disait autrefois), ce qui n'implique aucune condescendance, la qualité et l'efficacité de l'écriture pouvant même rendre des points à beaucoup de textes aux prétentions plus élevées. Le jeune romancier domine son sujet et possède son métier. Le récit est alerte et l'action cohérente. Le héros, qui donne son nom au titre, est une âme simple douée de pouvoirs de voyance et même un peu thaumaturge sur les bords. Une sorte de Frère André laïque et très «multiculturel»! Mais aussi chaste que son illustre homologue du Mont Royal. Éthique professionnelle oblige...

R.B.

Ce point où disparaît...

Vie fidèle à la vie, de Mario Luzi (Villa Médicis/Obsidiane, 1984, édition bilingue, traductions de Pascale Charpentier et Antoine Fongaro), offre au lecteur quarante poèmes dont les dates de publication s'échelonnent de 1932 à 1978. La première page du livre évoque une «présence étrangère à la vie», la dernière s'achève «dans le vif de la mêlée, au cœur du siècle». Les poèmes se déploient pour témoigner de ce qui unit ces pôles, souvent obscurément, quelquefois très clairement:

*Parfois on touche au point immuable
et impensable
où rien n'est plus divisé de rien,
ni la mort ni la vie
ni l'innocence ni la faute
et où même la douleur est joie plénière.
Ce sont des choses, celles-ci, dites pour nous
seulement.
D'autres en riraient.
Mais on doit les dire. Je les note
pour toi qui les connais bien et en témoignage
de l'amour éternel.*

Ce point où disparaît la division qui tue les royaumes est le foyer rayonnant du livre. Il explique et justifie en quelque sorte l'expression harmonieuse des disharmonies. Les conflits placés sous son éclairage se dénouent et se déroulent d'un mouvement égal, et même avec une touche de majesté qui place leur déploiement légèrement au-dessus du déroulement.

J.-P.I.